

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L' Abeille.

4me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

4me. Année.

VOL. IV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 18 Mars, 1852.

No. 20

CORRESPONDANCE DE ST. HYACINTHE.

Le jeune homme sent la plume trembler sous sa main quand il entreprend de résoudre un problème aussi difficile que celui proposé par la société littéraire de nos amis de Québec. Il sent qu'il lui faudrait une science et une expérience profondes pour assigner avec quelque certitude l'époque précise et l'heureuse contrée qui virent naître le puissant génie dont l'influence se fit sentir au plus haut degré sur la marche des événements du monde. Et cette science et cette expérience, il ne les a pas. Comme l'oiselet timide qui, pour la première fois, essaie ses ailes vers une cime élevée, il ne se hazarde qu'avec crainte dans l'immensité du sujet.

Cependant que vienne à traverser son âme la pensée que son essai quelque peu de succès qu'il ait sera néanmoins agréé par des amis, oh ! alors il sentira l'espérance succéder à cette hésitation, et dans son illusion, il osera presque se croire de taille à en venir aux prises avec une si redoutable question.

C'est, bienveillants lecteurs, la position dans laquelle je me trouve. Et puisque le but de cet écrit est de remplir une promesse solennelle, je laisse les voiles de ma barque se déployer sous le souffle d'une naïve confiance ; qu'elle vogue sans crainte puisqu'elle doit aller toucher un port ami.

Quel est donc l'homme qui a exercé sur l'humanité, l'influence la plus extraordinaire ?

Les pages de l'histoire offrent à notre admiration une glorieuse légion de noms illustres, consacrés par la reconnaissance et les hommages des peuples. Et dire laquelle de ces gloires a jeté sur le monde un plus vif éclat semble au premier aspect chose aussi téméraire qu'impossible. Cependant si l'on considère que ces rayons de gloire ne doivent pas converger vers l'homme, qu'on doit en placer le centre dans Dieu, [et qui pourrait nier cette source première des grandeurs humaines ?] la question paraît se présenter sous un jour qui la rend plus facile à saisir. En effet, sans prétendre pénétrer dans les secrets du conseil suprême, on peut bien

présumer que cet homme dut paraître à l'époque où cette influence prodigieuse était le plus nécessaire dans l'ordre de la Providence. Et si l'on pouvait assigner une époque dans la vie des peuples, accompagnée de circonstances si saillantes que cette puissance de génie parut le plus nécessaire, on aurait fait un grand pas dans la solution de ce difficile problème. Car alors, la partie du globe et l'époque qui durent voir paraître ce puissant génie étant déterminées, on n'aurait plus à le choisir entre les grands hommes de tous les siècles, mais seulement entre ses contemporains. C'est ce que je vais entreprendre.

Je dis d'abord : la fin de l'homme sur la terre, c'est le bonheur de l'autre vie. Une seule voie y conduit : l'obéissance aux lois de l'Être qui lui donnera cette félicité. D'où il suit que la connaissance plus parfaite des lois qui sont l'expression de son véritable rapport avec la divinité, constitue pour l'humanité, ce qui doit lui être le plus précieux. D'où il suit encore que la circonstance la plus grave pour les peuples, c'est celle où on les verrait perdre ces bienfaisantes lumières de la religion qui se seraient fait jour à travers des siècles de ténèbres. Car si la religion si féconde en bons principes est le grand bien des nations, sa privation est pour elles le plus grand des malheurs. Donc si je montre tout un monde menacé de perdre ce grand bien après l'avoir longtemps possédé avec amour, j'aurai, n'est-ce pas, assigné l'époque la plus marquante parmi les siècles.

Sous ce rapport (et c'est sans doute le plus important sous lequel on puisse considérer l'humanité) cette circonstance ne saurait se rencontrer dans les quatre mille ans qui précèdent notre ère, puisqu'alors les vérités religieuses étaient universellement méconnues ou grossièrement travesties. Il faut donc la chercher dans les derniers dix-huit cents ans, c-à-d, depuis qu'une lumière divine est venue éclairer l'humanité de ses grandes destinées. Mais dans quel pays ?

L'Asie, berceau du genre humain, arrosee des bénédictions du ciel et en dépit de ces faveurs, théâtre des abominations et de l'excessive dégradation des hommes pendant tant de siècles, l'Asie ne devait pas être destinée à recevoir les lumières de la religion du Christ. La science et la civilisation n'ont pu dessiller les yeux de ses habitants, aussi ils sont plongés dans les ténèbres. Les grands empires qui se forment dans son sein tombent, et sur leurs ruines éparses, on voit encore errer aujourd'hui d'innombrables tribus à demi-sauvages.

Je ne parle pas de l'Afrique, cette terre maudite. Car quoique plusieurs églises y aient fleuri dans les premiers siècles, elles ne durèrent pas assez longtemps et ne furent pas assez répandues pour qu'on trouve sur la terre de Cham la circonstance que j'ai désignée. Non, c'est à des hommes nouveaux, à des peuples barbares qu'est réservé le précieux don de la foi. Pousées par la main de Dieu hors de leurs forêts, ces hordes sauvages se jettent sur l'empire romain et le détruisent de fond en comble. Elles se dispersent ensuite sur toute l'Europe.

Survivante aux ruines du grand empire, la religion s'offrait à ces barbares pleine d'espérance et d'amour. Elle sut se gagner leurs cœurs farouches. Dès lors, on voit le christianisme s'insinuer par tous les pores de ces tribus sauvages. L'histoire est là pour nous montrer son travail et ses heureux fruits chez ces peuples. Elle nous fait voir son influence bienfaisante adoucissant leurs mœurs, éclairant leur intelligence et faisant surgir au lieu des plus grossières aberrations, les idées d'ordre, de justice et de droit. On voit bientôt le génie de ces peuples s'allumer à sa divine lumière, et puiser à sa source féconde les plus sublimes inspirations de l'art et de la littérature. Les connaissances de tout genre voient se briser le cachet qui les tenait fermées à l'œil de l'homme ; et à la lueur du flambeau de la foi le génie de ces temps déroule aux regards du monde étonné jusqu'aux derniers replis de la science. Des temples splendides monuments de l'art et de la patience la plus incroyable, indiquent que l'Europe seule des trois parties

du monde connu s'a chemine vers l'éternelle cité. La religion sublime, qui l'élève à ce haut degré de civilisation n'est-elle pas son plus précieux trésor? Pour l'en faire pour l'Église s'épouse d'héroïsme et d'efforts. Elle envoie ses ministres planter dans le cœur de l'Europe, de la France surtout, la croix du Christ. Cet étendard de la civilisation porte sur de vaillants soldats, qui plus d'une fois versèrent leur sang plutôt que de l'abandonner, se déployant dans toute sa gloire au 11e ou 12e siècle. L'Europe retirée des ténèbres dont elle avait été enveloppée jusqu'au 3e ou 4e siècle jouissait enfin pleinement, des fruits si abondants de la *bonne nouvelle*. L'ordre social fondé sur les principes si purs du christianisme permettait alors aux nations européennes de vivre en paix à l'abri des lois les plus sages. Le maître de l'Univers pouvait jeter un regard d'amour sur cette partie du globe, car de tous les points s'élevait comme un harmonieux concert d'hommages, de reconnaissance et d'amour.

L'histoire qui nous dit cela, constate qu'à la fin du moyen-âge, l'Europe était dans une voie de bien être social, qu'elle était heureuse, puisque ce qui constitue le plus grand bonheur pour les peuples, c'est la religion mieux développée, mieux comprise et que cette religion était alors répandue et fleurissant parmi toutes les nations.

Mais à côté de ce travail d'amour, s'opère dans les entrailles des sociétés un travail de destruction. Il se manifeste par des grondemens sourds comme ceux d'un volcan. Des nuages sombres s'amoncellent au-dessus de ce bel horizon tout doré des rayons du soleil de la foi qui jusque là avait éclairé l'Europe dans sa marche; ils portent dans leurs flancs la tempête la plus effroyable. Une seule main peut empêcher l'éruption du volcan. . . . Une seule main peut dissiper l'orage qui gronde au-dessus de l'Europe, c'est celle de l'Église. Mais les nations insensées répudient dans leur délire cette main qui avait pué avec tant d'amour à leurs destinées. . . malheur à elles! . . . voyez, le cratère s'ouvre et ses laves destructives inondent l'Europe; l'orage éclate et les nuages laissent s'échapper une pluie qui va enflammer le torrent des révolutions.

Ne voyez-vous pas déjà apparaître avec ses symptômes des ruines la grande hérésie du protestantisme? Elle veut étouffer la religion descendre sur la terre comme une douce rosée! Elle veut faire crouler le catholicisme, colonne fondamentale de l'ordre social! Plusieurs des nations qui couvrent le sol européen, dans le vertige qui se saisit de l'âme, la saluent comme la libératrice des intelligences, la benfaitrice de l'humanité! Nations aveuglées, vous allez la voir en effet se montrer prodigue de ses cruels bienfaits, elle va vous jeter à pleines mains, les funestes libertés, les révolutions, l'anarchie.

Qui saurait dire dans quelle épouvantable situation était placée l'Europe à cette époque où périssent les bons principes; où l'on rompit d'une manière si terrible avec un passé glorieux de 12 siècles, où l'on eut plus que du mépris pour les hommes et les choses d'un autre âge? Qui saurait dire quel désordre amena la destruction de cette belle harmonie qui unissait les

sujets aux princes, les princes à Dieu, et qui faisait des nations européennes une seule société marchant sans dévier vers sa fin? Ces nations sont arrivées à leur plus haut degré de prospérité; l'intervention divine est nécessaire, car le gouffre béant de l'abîme attend ces peuples au terme de leur course insensée.

Cependant Dieu ne veut pas les sauver de suite du torrent des mauvaises doctrines qui les emporte avec une rapidité surprenante. Ils ont méprisé ce qu'il leur a fait de bien par son Église; ils entreprennent dans leur orgueil de bâtir un nouvel ordre social, le roi des rois les laisse à leur folie. Et voilà qu'ils posent comme la base de l'édifice: *la délivrance du joug de l'autorité*. Mais la soumission à l'autorité, c'était la garantie du bon ordre, la dignité de l'ambition. . . voyez quelle anarchie désole l'Europe. L'Église a été méprisée, son influence entravée; mais c'était une mère qui réunissait les nations dans son sein pour en faire une grande famille de frères, vous avez rompu ces liens bienfaisants. . . . voyez le sang couler par flots. Et vous, rois orgueilleux, vous avez aidé à ce bouleversement social, vous avez dit du haut de votre grandeur: *nul ne règne au-dessus de nos trônes*. . . . Et dès lors que les peuples n'ont plus vu dans le diadème qui ceignait vos fronts rien de sacré, ils l'ont brisé. Vassaux rebelles à Dieu, votre seigneur, vos sujets deviennent par contre-coup rebelles envers vous-même. . . et voilà que deux de vos têtes ont roulé sur l'échafaud. Sur votre tombe, on se livre à des danses joyeuses. Votre trône est vacant, mais non, de hardis courtisans se mettent à la tête des nations et les conduisent à travers des monceaux de victimes et à pas redoublés jusqu'au bord de l'abîme. Vont-ils y tomber?

Bienveillans lecteurs, me permettez-vous de conclure de cet exposé, qu'on ne trouve pas dans toute la suite des âges des circonstances où cette influence extraordinaire du génie parut plus nécessaire que lorsque l'Europe, après avoir vu se former le plus bel ordre social sous l'influence de la religion, s'en désaisissait avec joie pour se livrer à tous les excès dont elle était le théâtre au 18e siècle. Voyons si ce génie se rencontra en effet à cette époque? Je vous entends tous répondre unanimement avec moi, et vos pensées portent sur le héros dont, avec la permission de M. le rédacteur, j'aurai quelques mots à vous dire sur le prochain numéro.

(à continuer).

A. D.

LABRILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 18 Mars 1852.

Il faut qu'aujourd'hui, mes chers lecteurs, je vous conte un rêve, dussé-je toute ma vie passer pour un rêveur; bah! bien d'autres en font autant; d'ailleurs vous n'y perdrez guère.

Resté seul l'autre jour après l'étude des trois quarts d'heure, je m'endiais depuis longtemps des inspirations à ma mémoire, à mes souvenirs, mais vains efforts. . . . j'allais remettre la partie au lendemain

lorsque tout à coup je cédai aux puissantes sollicitations de Morphée, qui, en cette occasion, se montra beaucoup plus traitable qu'Apollon; je m'assoupis, car entre autres qualités, l'auteur éditorial possède une grande vertu soporifique.

Sans m'inquiéter du règlement qui défend de sortir le soir du Séminaire sous des peines rigoureuses, me voilà parti. À l'extrémité d'un faubourg St. Jean ou St. Roch (je ne suis pas trop loquel, car il se saut très-noir) je trouve la station d'un chemin de fer, et à la lueur du gaz je lis: *Quebec and Halifax*. On m'invite poliment à monter dans un beau char; bref je me hâte de prendre place sur un des sièges mollets qui s'y trouvaient et nous voilà en route. . . . En un clin-d'œil nous arrivons au Carouge; la marche se ralentit; je vois avec effroi un abîme sous mes pieds. J'étais suspendu à 160 pieds au dessus de l'eau. Je frissonnais de tous mes membres à la pensée du bain que je prendrais si. . . . mais déjà je suis de l'autre côté.

Je revois avec plaisir ces campagnes du sud que j'ai tant de fois parcourues pour me rendre au lieu de mes vacances. Je m'étonne de les voir disparaître si rapidement, accoutumé que je suis à voyager en voiture ordinaire. De temps en temps nous nous approchions du fleuve pour le quitter bientôt à cause de ses sinuosités. Nous traversions toujours un terrain uni dont les moissons attestent la fertilité; partout nous voyons de belles bâtisses et de beaux champs.

La rapidité diminue; le sifflet se fait entendre... qu'est-ce? . . nous sommes à la Rivière-du-Loup; ce village est d'un bel aspect; il est généralement bien bâti, il a même plusieurs édifices assez considérables.

Ici le chemin quitte le fleuve et s'en éloigne en suivant une direction presque perpendiculaire à son cours. Me voilà en pays complètement étranger; mes regards rendus plus avides par la nouveauté des lieux se portent sans cesse sur tout ce que nous rencontrons, et sur l'aspect de la contrée en général. Le terrain paraît riche à en juger par la grosseur des arbres. Une très-faible ascension qui se cont nue jusqu'au lac Témiscouata en détruit seule le niveau. De ce lac à la grande chute (*great fall*) la nature est belle et vigoureuse. Nous n'étions encore éloignés de la Rivière-du-Loup que de cent vingt cinq milles.

Après plusieurs heures de marche pendant lesquelles nous pouvions contempler tantôt de magnifiques forêts, tantôt de belles campagnes et partout un terrain qui n'avait dû présenter que des obstacles ordinaires à la construction du chemin, nous atteignîmes Frédéricton sur le St. Jean; son site me sembla des plus agréables; capitale du Nouveau-Brunswick, j'appris qu'elle renfermait plus de 5,000 habitants. Le chemin prend ici la rive gauche de la Rivière St. Jean pour ne la traverser de nouveau qu'à la ville de ce nom.

St. Jean n'est distant de Frédéricton que de 60 milles; ce fut l'affaire de quelques heures. Tout cet espace ne nous offrit encore aucun de ces grands obstacles qui se présentent quelquefois à la construction d'un chemin de fer; un niveau presque

continuuel avait dû en faciliter les travaux et en diminuer les dépenses. Bientôt la ville se dessine à nos regards; elle est, me dit-on, fort commerçante; sa population sans cesse activée par le négoce est de plus de 30,000 âmes. Je n'eus le temps que de jeter un rapide coup-d'œil sur son port qui me sembla très-sur et assez vaste.

La distance qui nous séparait encore d'Halifax était de 73 lieues; en quittant St. Jean le chemin de fer suit une direction qui forme presque un angle droit avec l'autre ligne entre Frédérickton et St. Jean ensuite il décrit une courbe pour éviter la baie de Fundy. Cette dernière partie quoique d'un terrain généralement assez avantageux, présente plus de difficultés que celle que nous avons jusqu'alors parcourue.

Le char, comme pour essayer ses forces, augmente de rapidité; sa vitesse ne permet plus de rien examiner. Nous avons à peine le temps de jeter un coup-d'œil sur cet endroit de la Baie de Fundy que les Français appellèrent *beau bassin*. Les *Cabbits Hills* passent aussi presque imperçues. Encore un moment et nous sommes en vue d'Halifax; de loin je vois les eaux azurées du vaste océan et bientôt une forêt de mâts dont les vergues et les cordages pendent au dessus de ma tête, m'avertit que je suis au port d'Halifax.

Je trouvais que l'édifice où les chars arrêtent un semblait joliment à celui où nous les voyons l'année dernière à St. Hyacinthe. Que de douces émotions cette ressemblance me causait! Mais bientôt un gros et grand matin, à longue moustache noire, m'aborde et me dit: *Your ticket Sir.*

Est-ce que j'avais pensé à cela? Que faire? Etranger dans Halifax, la bourse vide, j'allais être conduit à l'Hôtel de Messieurs les débiteurs insolubles, lorsqu'un matelot ivre vint me conduire rudement. O bonheur! je me reveille et découvre enfin que je suis à Québec. Surpris et presque effrayé de me voir à cette heure seul dans la salle d'étude je me hâtai d'aller continuer mes rêves au docteur me promettant bien que Morphée ne m'y reprendra plus.

La fête de St. Patrice a été célébrée hier, par les citoyens Irlandais de Québec, avec la solennité ordinaire. La grand messe fut chantée par M. le grand-vicaire Cazeau, et le sermon prêché par M. Nelligan, Mgr. l'Archevêque et Mgr. de Tloa assistaient au service divin. Le temps était magnifique et a favorisé aussi la procession qui eut lieu à la suite de la messe.

Messieurs les Instituteurs du district de Québec se réunirent en une association, il y a près de trois ans, dans le but, croyons-nous, de se porter un secours mutuel et de promouvoir en même temps la cause de l'éducation. Cette association fut incorporée en 1849 sous le titre d'Association de la Bibliothèque des Instituteurs du district de Québec.

Les membres de cette Association vont donner durant cette année un cours complet de lectures sur toutes les branches d'enseignement exigées par la loi pour les écoles élémentaires. Voici les sujets de ces différentes lectures:

I Manière d'épeler et Lecture.—II

Ecriture.—III Arithmétique.—IV Tenue des Livres.—V Géométrie et Trigonométrie élémentaires.—VI Grammaire française.—VII Géographie.—VIII Histoire.—IX Art Epistolaire.—X Méthode d'enseignement.—XI Instruction morale et religieuse.—XII De l'Instruction publique en Canada.

Il s'est tenu, le 9 de ce mois, une assemblée des citoyens de Québec, dans le but de pourvoir aux moyens de construire un chemin de fer de Montréal. Il a été nommé un comité de quatre-vingts personnes qui sera chargé de prendre toutes les mesures nécessaires pour obtenir un acte d'incorporation de la législature à l'effet de construire ce chemin.

M. Serell, qui, comme on le sait déjà, a dressé le plan du port de fer projeté sur le Saint Laurent à Québec, est maintenant occupé à le faire lithographier aux Etats-Unis, avec la permission du conseil de ville.

Des nouvelles reçues hier annonçant que Mgr. Murray, archevêque de Dublin, avait succombé aux attaques de la paralysie. Ce prélat, respecté par les hommes de toutes les croyances, était âgé de 83 ans.

COLONISATION DES BOIS-FRANCS

DANS LES TOWNSHIPS DE L'EST.

Sol Canadien, terre chère,
Par des braves tu fus peuplé,
Taillore Bédard.

(suite et fin).

En octobre, 1848 un troisième missionnaire vint résider à St. Eusebe de Stanfold. Ce fut Mr. Ant. Racine qui, pendant les trois années qu'il a passées dans les townships, travailla constamment et avec succès à améliorer le sort des colons et fut comme le centre du mouvement des Townships de l'Est demandant justice au pays.

En Octobre dernier (1851) un quatrième missionnaire, Mr. Hyp. Suzor, a été placé à St. Christophe d'Arthabaska, dont le village s'accroît rapidement sur un des plus beaux sites qu'il soit possible de voir dans l'intérieur des terres.

Mr. Gagnon était chargé des townships de Somerset de Stanfold, de Blanford, de Madington, de Bulstrood, de Warwick, d'Arthabaska, de Chester, de Nelson, (courage! vous achevez) d'Inverness, de la partie nord d'Halifax, aujourd'hui Ste. Sophie d'Halifax.

Aujourd'hui ces townships sont décrits comme suit: une partie de Nelson et d'Inverness, et Ste. Julie de Somerset par Mr. Trudelle, curé de St. Callixte de Somerset. Blanford et Madington, par Mr. Labaye, curé de St. Eusebe de Stanfold. Ste. Sophie d'Halifax et une partie de Chester par Mr. de Villers, missionnaire de St. Norbert d'Arthabaska. Warwick, Bulstrood et Horton par Mr. Suzor curé de St. Christophe d'Arthabaska.

Les souches, ces prosaïques souches, en comparaison desquelles il n'est rien de plus pétifiant, disparaissent; les cabanes de bois rond et les maisonnettes sont remplacées par des bâtisses qui ne dépareraient pas en des paroisses au bord du fleuve; des villages propres et élégants se forment autour des chapelles et ces chapelles si pauvres d'abord, se fournissent d'ornements et de tout ce qui peut permettre de faire les offices avec plus de décence.

Ainsi tous ces townships ou il y a plus de seize ans on ne comptait pas un seul habitant, sont aujourd'hui décrits par quatre prêtres et dans peu le nombre en sera doublé.

Avant de terminer, j'aimais à vous parler de l'état actuel de l'avancement des Townships de l'Est dont les *Irlandais* ne sont qu'une petite partie (il y a plus de cent townships dans l'Est) j'aurais aimé à vous entretenir des obstacles qui s'opposent aux progrès de cette importante partie de notre chère patrie et des moyens à prendre pour lui faire atteindre le degré de richesse et d'importance qu'elle fait espérer; mais je devrais avoir fini un article que vous trouvez sans doute bien long.

Quant aux Bois-Francis, exclusivement peuplés de Canadiens-Français, le plus difficile est fait. Depuis près de six ans les habitants de ces townships jouissent d'un magnifique chemin, fait aux frais de la province, qui traverse les comtés de Stanfold, Arthabaska, Warwick se termine à Kingsey à la route qui mène à Melbourne. Il traverse aussi l'affreuse savane qui a fait verser tant de sueurs aux premiers habitants de cette contrée.

C'est aux efforts de Mr. Daly, alors secrétaire provincial et membre pour le Comté de Mégantic que ce chemin est dû. A ce titre Mr. Daly s'est acquis la juste reconnaissance des habitants de cette localité trop long temps négligée. Il a fait faire un pas immense à l'avancement et à la colonisation des townships ou son nom sera long-temps béni comme bienfaiteur des Canadiens. Je ne serais pas Irlandais, avait dit un jour Monsieur Daly, en traversant la savane, je ne serais pas Irlandais si je ne travaillais de toutes mes forces à vous faire faire un chemin. Il réussit, malgré la forte opposition qu'il eut à surmonter.

Depuis l'ouverture de ce chemin les difficultés disparaissent tous les jours. Les habitants peuvent envoyer leurs denrées aux marchés; les marchands se procurent plus facilement des effets et des provisions et les donnent à un prix plus modéré. Partout il règne une vie et une activité que l'on ne connaît pas dans les vieilles paroisses. Tout change et s'améliore d'année en année, de jour en jour.

La forêt s'éloigne, les champs cultivés s'agrandissent et se plaisent à s'enrichir au temps de la récolte la richesse de leur sol ense couvrant d'abondantes moissons dont les épis jaunissant se courbant par ondulations au souffle fréquent des vents du Midi qui régner dans les townships, aussi

Rien n'est si beau que nos moissons
Quand le soleil les a mûries.

Deux diligences partant, l'une de la Pointe Lévy et l'autre de Richmond, passent tous les jours là où naguère on ne pouvait aller qu'à pied ou à cheval. Mais ce n'est qu'un avant-coureur de cette grande diligence conduite par la vapeur, dont les travaux viennent de commencer et qui doit compléter le triple réseau de chemins à lisses qui va sillonner les Townships de l'Est. Une nouvelle ère de prospérité s'annonce pour cette importante partie de notre beau pays qui va devenir comme un entrepôt entre les grandes vil-

des du Bas-Canada et les Etats de nos industriels voisins, par les chemins de Québec à Richmond, de Montréal et de St. Hyacinthe à Melbourne et de Melbourne à Portland sur l'Atlantique.

La population s'accroît tous les jours avec une rapidité étonnante, surtout depuis que le clerge, prenant à cœur l'établissement des Canadiens sur le sol de la patrie, répète aux fidèles confies à ses soins ce que Josué dit aux enfants de la tribu de Joseph : " *Si populus multus es, ascende in silvum et succinde tibi spatia.* "

Pour moi, si je pouvais me faire entendre de tous nos compatriotes qui chaque année passent à l'étranger, je leur dirais : Avant de quitter votre pays et de lui faire votre dernier adieu, venez donc contempler un instant les magnifiques forêts qui couvrent les Townships de l'Est et qui n'attendent que les coups de votre hache pour se changer en champs couverts de riches moissons. Les obstacles qui vont s'offrir à vous sont grands, je le sais, mais il s'agit aussi d'éviter un grand malheur, celui de quitter sa patrie. Rien ne résiste à un travail constant ; armez-vous donc de courage et restez avec nous. Croyez-moi, quelque riantes que soient les contrées où vous rêvez le bonheur, elles ne vous feront jamais oublier le pays qui vous a vu naître et grandir : il est si vrai, voyez-vous, le vieil adage :

Rien n'est si beau que son pays !

Bien aimés compatriotes, restez dans votre belle patrie, conservez-lui votre cœur, donnez-lui votre intelligence, gardez-lui votre bras, fécondez-la de vos sueurs, sanctifiez-la par le parfum de vos vertus. Si cependant vous voulez, malgré nos désirs, prendre le chemin de l'exil et nous quitter, partez. . . mais conservez dans votre cœur l'amour de la religion sainte dans laquelle vous avez été élevés qui seule pourra consoler vos vieux jours, de la vie que dans laquelle vous avez appris à prononcer le nom de celle qui veille sur votre berceau, de la patrie où vous laissez tant d'amis et de si doux souvenirs. Partez et que Dieu vous bénisse sur la terre étrangère !

Moi, je préfère ma patrie,
Avant tout je suis Canadien . . .
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrierais : j'ai perdu le bonheur !

Charmante Abeille ! tu aimerais sans doute connaître le nom de celui qui comptant sur l'indulgence de tes joyeux lecteurs, vient de remplir, si mal-à-propos peut-être, plusieurs de tes allégoies ; je n'ose toutefois te décliner un nom qui n'a aucun droit de figurer sur tes colonnes, mais je te dirai avec le cygne de Mantoue (auquel tu pense

bien que je ne veux pas me comparer) :

Mlle ego qui quondam gracilli modulatus avenâ Carmen . . .

Oui, c'est moi qui, empruntant le langage des muses, t'ai souhaité lorsque tu pars, le bon voyage dans la carrière que tu parcours si bien. Tes lectures, alors, comme ensuite au retour de la nouvelle année, ont bien voulu accueillir favorablement les faibles essais de ma muse : j'attends la même indulgence aujourd'hui. Il est vrai que dans ces beaux jours je jouissais du droit de bourgeoisie dans ta ruche ; mais ne pourrait-il pas en être de ta république comme de celle de l'ancienne Rome qui n'a grandi qu'en admettant les barbares parmi ses citoyens ? Oh ! que je connaissais bien peu l'avenir quand je t'ai conseillé de prendre garde

"De t'éloigner des lieux où tu reçus le jour" car tu me punirais bien si tu suivais le conseil que je crus devoir te donner à ton départ !

Mais non, viens toujours charmer ma solitude !
Viens, toi qui sais si bien égayer les esprits
Et mêler des douceurs aux soucis de l'étude !
Mon amour, tu le sais, t'est de longtemps acquis.
Vole et vole sans cesse, ou plutôt suis la pente
Que nazuère un heureux favori d'Apollon
Montrait à tes amis si douce et si coulante
Et dussé-je passer pour importun trélon,
Je veux de tous les sues dont tu choisis l'essence
Recueillir et garder la pure et fine fleur
Car qui ne peut de toi dire avec complaisance :
L'entendre est un plaisir. et la voir un bonheur ?

T. C.

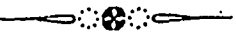
Un *quidam*, qui n'assiste pas aux séances de notre société littéraire, m'entendant dire l'autre jour, que j'allais à la séance, me fit cette question : " à quoi vous occupez-vous donc dans ces séances ? et quel plaisir y trouvez-vous ? " Comme l'assemblée sonnait et que Rusticus devait parler, je ne pris pas le temps de lui répondre. Aujourd'hui je veux le satisfaire, quoiqu'un peu tard, lui, et tous ceux qui seraient tentés de me faire la même demande.

A chaque séance, on voit monter à la tribune quelques nouveaux orateurs, qui tous savent nous charmer et nous intéresser ; on fait des propositions qu'on discute, qu'on combat ; on s'anime, on prend feu, on conteste l'influence d'Adam, Moïse &c. On fait des hérésies, et même assez souvent, mais nous ne nous laissons pas excommunier ; car nous avons un Mentor éclairé qui aussitôt nous ouvre les yeux ; nous reconnaissons notre incapacité et nous quittons là nos sentiments. Voilà ce qui nous fait surtout trouver notre congrès agréable. En effet voyez deux membres de la société-Laval s'adresser la parole le jeudi matin quels sont leurs premiers mots ? Il y a séance ce soir ; et ils

se réjouissent d'avance.

D'ailleurs, ce ne sont pas seulement ceux qui font partie d'une société littéraire qui éprouvent ce plaisir ; rappelons-nous la célèbre séance du 8 Février. Tout le jour on ne fit que parler de ce qui devait avoir lieu le soir, et chacun était impatient de toucher à ce moment désiré. Evohé ! le voilà enfin venu. ais quel désappointement ! quelle tristesse succède à la joie ! . . . Il n'y a pas de séance . . . On se dit les uns aux autres avec indignation : "pourquoi donc nous tromper ainsi ? " Cependant on obtient par des instances répétées la faveur d'avoir une séance. Aussitôt on voit renaître le plaisir et presque tout le monde abandonner la récréation pour se rendre à l'assemblée. Jugez par là si nos séances sont intéressantes, car, pour des écoliers surtout, l'agréable doit se réunir à l'utile.

B. P.



MINES DU MEXIQUE.

A cette époque, où l'on ne parle plus que de mines d'or, vos lecteurs ne verront peut-être pas sans intérêt, le tableau officiel de la quantité d'argent et d'or sortie de l'hôtel de Mexico, durant une période de 107 années consécutives de 1733 à 1840.

Cette période offre un total pour l'argent de 1,335,932,506 piastres et pour l'or de 65,587,603 piastres ; formant un total de 1,401,520,109 piastres. Et en 1804, l'hôtel de Mexico livra à la circulation 26,139,000 piastres, chiffre qu'elle n'avait jamais atteint et qu'elle n'a pas resaisi depuis.

Les troubles et les guerres civiles ont été bien funestes à cette espèce d'industrie ; puisqu'en 1837 le même établissement n'a émis que 5,106,000 piastres seulement. Il s'est un peu relevé depuis cette époque ; mais il n'a pu remonter aux quinze et vingt millions de piastres qu'il a obtenus habituellement, depuis les années de 1750 à 1850.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abille*.

AGENTS.

Chez les Externes, M. J. COTÉ.

A la petite salle, M. E. TASCHEREAU.
Au collège St. Hyacinthe, Mr. ADOLPHE JACQUES.

L. C. O. Grénier *Gérant*.